Vue lointaine sur Beaubourg

L'atelier de Sergio Birga

Maxime Préaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/342>

DOI : 10.4000/estampe.342

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2017

Pagination : 58-63

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « Vue lointaine sur Beaubourg », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 260 | 2017, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/342> ; DOI : 10.4000/estampe.342

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

VUE LOINTAINE SUR BEAUBOURG OU L'ATELIER DE SERGIO BIRGA

Maxime Préaud

L'atelier de Sergio Birga est une excroissance, une aile pourrait-on dire, de l'appartement qu'il occupe depuis 2000 avec son épouse Annie dans le III^e arrondissement de Paris, au cinquième étage d'un immeuble qui a connu avec le temps beaucoup de transformations ; rue Meslay pour être exact, au milieu des marchands de chemises et de chaussures. Le comte de Meslay avait au XVIII^e siècle son hôtel pas très loin ; il ne vendait rien, que je sache, il achetait surtout. Lorsqu'on entre dans l'appartement, on est immédiatement accueilli par un autoportrait peint à l'huile du maître des lieux, quand il était un peu plus jeune et sa barbe moins blanche, en 1982 : outre son âge, on apprend ainsi qu'il est né à Florence ; il y a vu le jour le 10 juillet 1940 et se souvient que son grand-père y périt en 1945 sous les bombes des Allemands en fuite, qui détruisirent aussi, systématiquement, tous les ponts sauf le Ponte Vecchio. On comprend encore que le goût naturel de l'artiste le porte vers les représentations classiques et la figuration, y compris symbolique et allégorique, plutôt que vers l'abstraction lyrique ou l'expressionisme abstrait.

Le tableau a été peint à Paris, où le couple vit depuis 1967, dans un autre appartement ; on voit dans le fond un escalier en colimaçon qui semble sortir d'une estampe de Rembrandt.

Sergio et Annie habitent au dernier étage, ce qui leur permet des vues intéressantes sur Paris, dont rendent compte plusieurs tableaux suspendus aux murs ou posés sur le carrelage noir et blanc. Ainsi, quand on va vers l'atelier, on aperçoit dans le lointain le haut de Beaubourg. L'atelier lui-même, tout en longueur – un wagon, dit Sergio –, est éclairé par quatre fenêtres qui donnent sur le sud-ouest et distribuent une belle lumière dans la pièce (en tout cas en ce jour chaud et relativement ensoleillé du mercredi 17 mai 2017) : on distingue le dernier étage de la tour Eiffel (ce qui permet d'apprécier le feu d'artifice du 14 juillet) et, plus près, le dôme de l'ancien Félix Potin de la rue Réaumur. La vue est très dégagée car le bâtiment d'à côté est une ancienne usine avec un toit en shed aujourd'hui transformée en atelier de graphistes et dont la hauteur n'excède pas le 2^e étage ; elle fait l'objet de plusieurs tableaux de Sergio.

Celui-ci est peintre avant d'être graveur. Et sur les murs de l'atelier il y a surtout des peintures. Il est vrai aussi que la lumière n'est pas favorable aux œuvres sur papier.

III. 1. Deux pages du *Liber veritatis* de Sergio Birga. Cl. Maxime Préaud.

À gauche quand on entre (il faut prendre garde à la petite marche), des étagères supportent paquets de feuilles de papier, cadres, carnets de dessin, cartons, châssis ; au-dessous, à côté d'un broc peint en marron posé à terre, une boîte rouge en plastique contient les quatorze planches de la série sur le jazz qu'il a gravées en bois en trois couleurs¹ à l'occasion du 22^e Festival de jazz au fort Napoléon de La Seyne-sur-Mer en été 2007 (il a encore dans un tiroir un laissez-passer pour cette manifestation, ce qui en dit long sur son attachement aux souvenirs).

En fait il apprécie le jazz surtout en direct, comme en témoigne le peu de disques de cette musique qu'il détient par rapport à la quantité de disques compacts et même de vinyles où dominent les noms de Bach, Beethoven et Mozart que l'on trouve dans un petit meuble, placé en face, côté ouest de l'atelier, sur lequel est posée la chaîne stéréo avec les baffles. La série sur le jazz était une commande de Robert Bonaccorsi, directeur artistique de la Villa Tamaris et, entre autres activités, organisateur dudit festival de La Seyne-sur-Mer (que je salue au passage, ayant eu autrefois l'occasion de rencontrer là-bas cette aimable personne, quand Josette Jallut dirigeait encore l'association de L'Amateur d'estampes).

D'autres boîtes conservent des photographies sur papier des tableaux de Sergio. Il me dit en avoir peint à peu près un millier. En témoigne son « *liber veritatis* » qui se trouve sur une autre étagère un peu plus loin, dans lequel, un peu à la mode de Claude Lorrain, il décrit chacun de ses tableaux avec les dates, les dimensions et un petit dessin qui le résume.

Une table à dessin supporte une grande planche, sur laquelle il pose sa toile quand il peint, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. Sur son siège inoccupé il a posé une boîte qui contient des outils de gravure : canifs, burins, gouges, onglettes, etc. ; il s'agit toujours de gravure en bois, qu'il pratique

1. Voir le petit catalogue bien illustré : Sergio Birga, *Des Bois pour le jazz*. [Préface de] Robert Bonaccorsi, Toulon, Villa Tamaris, 2007, publié à l'occasion de l'exposition de l'artiste à la Villa Tamaris centre d'art, Communauté d'agglomération Toulon Provence méditerranée.

III. 2. Sergio Birga, *Autoportrait au travail*, bois et linoléum en couleurs, 345 x 245, 2004.

III. 3 et 4 (à droite). La presse et l'atelier d'imprimerie, 17 mai 2017. Cl. M. Préaud.

presque exclusivement depuis quarante ans ; il l'avait apprise aux Beaux-arts sous Robert Cami (Lucien Coutaud enseignait la taille-douce) ; il grave aussi volontiers dans le linoléum, mais il se méfie de la mollesse du matériau et il s'en sert le plus souvent pour ajouter une ou deux planches de teintes à un bois.

Non loin de la planche à dessin, un petit meuble à tiroirs, moucheté de peinture à l'huile, supporte des verres et des bocaux emplis de pinceaux soigneusement rangés par taille.

Sur le même mur de gauche sont

suspendus plusieurs tableaux de Florence, dont une vue du Lungarno ainsi qu'une vue nocturne, où l'artiste s'est représenté lui-même en train de dessiner, son épouse à côté de lui et, sur le trottoir d'en face, leur chatte blanche Mélusine aux beaux yeux verts (hélas décédée) qu'il a immortalisée en gravure et plusieurs fois en peinture. (Cette chatte, sa femme et lui-même sont pour Sergio de fréquents modèles.) On voit encore une vue de l'ancienne usine en contrebas, une marine d'Ouessant, un tableau emblématique montrant « le vrai peintre monté sur Pégase luttant tel saint Georges contre le dragon énorme de la mauvaise peinture » ou de « l'art financier », comme il dit, le dragon ayant un dollar marqué sur le front (la victoire n'est pas assurée), un portrait d'Annie, une petite vue de Sainte-Cécile d'Albi, un autoportrait ; un chevalet caché derrière une plante verte représente Annie dans un intérieur à Amsterdam.

Un court épi forme une séparation symbolique entre les deux parties de l'atelier. D'un côté il y a le petit bureau auquel travaille Annie quand elle fait la secrétaire de Sergio ou rédige des comptes rendus d'expositions. Annie, capésienne, a été professeure de lettres classiques dans différents lycées parisiens. Au-dessus du bureau, une bibliothèque constituée de quelques rayonnages est classée spéciale Sergio, avec des livres de références sur la gravure en bois, sur lui et sur De Chirico avec lequel il revendique une certaine parenté artistique. Sur le côté de la bibliothèque, sous un portrait d'Annie, sont punaisées diverses cartes postales : une des versions de *l'Île des morts* de Böcklin, une vue de Florence par un macchiaiolo, une vue de Dresde. Sur la cloison, un compas d'épaisseur, une tête moulée en plâtre d'après une miséricorde (il y en a une autre de l'autre côté) faisant mine de soutenir une poutre du plafond.

Puis on pénètre du côté gravure, inauguré par un petit meuble à tiroirs au-dessus duquel une planchette supporte des estampes de l'artiste et quelques catalogues (sortis pour ma visite). Suivent encore des étagères, dont les rayonnages contiennent surtout de la documentation, et le « *liber veritatis* ». Un grand meuble en bois à neuf tiroirs, dans lesquels Sergio conserve ses estampes, est couvert de tout un bric-à-brac, surtout des récipients pour crayons, stylos, feutres, ciseaux, des boîtes de cachous Lajaunie, un grand mannequin en bois articulé, et un gros maillet destiné à frapper le ciseau pour enlever les grands blancs, comme on le voit sur son autoportrait gravé en 2004 (je ne sais plus quel jour, à trois heures et demie de l'après-midi, devant un ovale où s'inscrit le double portrait d'Annie et de Mélusine) avec un autre maillet plus petit, le premier étant devenu un peu lourd pour son âge et sa tendinite...

Partout, sur les murs, sur le sol ou sur des chevalets, et entre les fenêtres, des tableaux, dont la vue de Paris avec Beaubourg dans l'éloignement, et une série de compositions à peine sèches sur

l'histoire du golem, peintes non pas pour la gravure mais d'après ses propres xylographies. Il y a aussi plusieurs estampes illustrant différentes nouvelles de Kafka, exécutées dans du poirier dont il avait acheté les planches chez Dumoulin Bois, 313 avenue du Général-De-Gaulle à Champigny-sur-Marne, dans la banlieue parisienne (94500)².

2. Mais qui, paraît-il, n'en vend plus.

III. 5. Sergio Birga, *Le Tas de pois à Camaret*, bois et linoléum en couleurs, diam : 280, 1999.

III. 6 (à droite). Sergio Birga, *Jazz*, bois et linoléum en couleurs, 300 x 450, ex. sur Rives.

III. 7 (à droite, en bas). La vue sur Beaubourg. Cl. M. Préaud.

Sa table de travail est formée d'une planche à dessin inclinée, bricolée pour que les outils ne tombent pas sans cesse par terre et restent à portée de main. Elle est éclairée par une lampe d'architecte bleu layette. À côté, un X supporte des toiles vierges et des cartons à dessin ; il y a un autre X derrière la table, avec des cartons.

Le reste de l'espace est occupé par une installation de rayonnages métalliques chargée de tableaux comme la réserve d'un musée.

Au bout du « wagon », une porte ornée d'un grand miroir ovale s'ouvre sur un autre atelier dont je n'avais d'abord pas soupçonné l'existence, beaucoup plus petit (environ 9 m²), dans lequel se trouve la presse avec laquelle le graveur imprime ses bois. C'est une presse à taille-douce, peinte en vert militaire, passage demi-jésus (56 x 38 cm) sur le plateau de laquelle il a fait ajouter des rails en acier pour surélever le cylindre presseur. Elle avait été fabriquée entièrement par un artisan de Montreuil dont Sergio ne se rappelle malheureusement pas le nom. Elle est fixée sur une table de bois peinte en marron.

Sur deux des cloisons sont élevées des étagères chargées du matériel pour imprimer, de solvants, et de planches de diverses dimensions. Sur un escabeau métallique Sergio a accroché une affiche rappelant l'exposition de ses *Variations sur Kafka* à la galerie Saphir dans le Marais, du 1^{er} décembre [2016] au 15 janvier 2017.

Dans cette pièce il y a aussi une douche, un évier en céramique, un lampadaire halogène et un cabinet de toilette : *GABINETTO*, dit une plaque émaillée – car Sergio n'oublie jamais l'Italie.